

Livre. Savoureuse traduction d'un classique qui a mis douze ans à traverser l'Atlantique

«Please Kill Me», l'archéologie pro

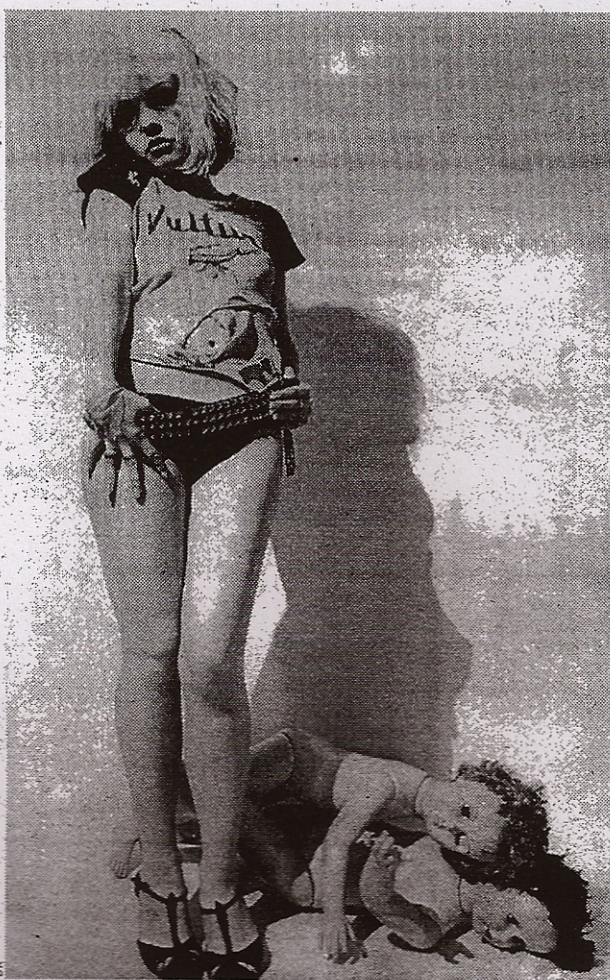
Please Kill Me «L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs», Legs McNeil et Gillian McCain, éd. Allia, traduit de l'américain par Héloïse Esquité, 624 pp., 25 €.

Que peut-on dire d'un livre qui prend son titre d'un tee-shirt que son créateur n'a osé porter qu'une seule fois, et encore, pas dans la rue? Sinon que ses auteurs ont tout bon. Normal, Legs McNeil était le «punk de service» à *Punk*, le fanzine du dessinateur John Holmstrom, qui précéda la vague dite punk de deux ans au moins. La seule chose qui vous assomme (attention, le truc pèse 624 pages) n'est certes pas le bouquin, qu'on ne peut absolument pas s'arrêter de dévorer une fois commencé, mais la question de savoir pourquoi il a fallu douze ans pour en avoir une traduction française.

Esprit. *Please Kill Me* n'est pas l'histoire des punks racontées par les punks, mais celle des proto-punks racontée par des gens qui ne savaient même pas qu'ils étaient punks. La plupart vivaient à Detroit ou New York. Autant dire que ce récit n'a pas grand-chose à voir avec Londres, ni les concerts à glayviots, ni les épingles à nourrice. C'est juste le meilleur livre jamais écrit sur le rock, et son esprit. Sa forme n'est pas nouvelle (*Edie*, labio de l'égérie de Warhol Edie Sedgwick, a créé le moule), mais le ton l'est complètement. Sans doute parce que Holmstrom, un élève de Harvey Kurtzman, et McNeil, un branleur patenté, ont un jour eu envie de faire un magazine juste pour pouvoir parler de Handsome Dick Manitoba et des Dictators, et éventuellement les rencontrer (il leur a fallu du temps pour y parvenir, les affreux du Bronx n'étant pas en odeur de sainteté sur le Bowery).

Le premier numéro, écrit à la main comme tous les suivants, avait une interview de Lou Reed en couverture, mais en caricature. L'affichette annonçant la parution ne se distinguait pas de celles pour les concerts des groupes, et en lisant «*PUNK IS COMING*» les gens pensaient qu'un groupe de plus était né, juste avec un nom encore plus con que les autres. *Punk* évoquait des tas de choses, mais sûrement pas un mouvement musical. Il y avait eu les bonheurs des New York Dolls au Mercer Art Center, le Velvet au Dom quinze ans avant, Richard Hell et Tom Verlaine qui répétaient chez Terry Ork; mais le CBGB était encore un club de blues et bluegrass qui s'appropriait à fermer boutique. William Burroughs, comme toujours, avait le mot de la fin: «*J'ai toujours pensé qu'un punk était quelqu'un qui acceptait de se faire enculer.*»

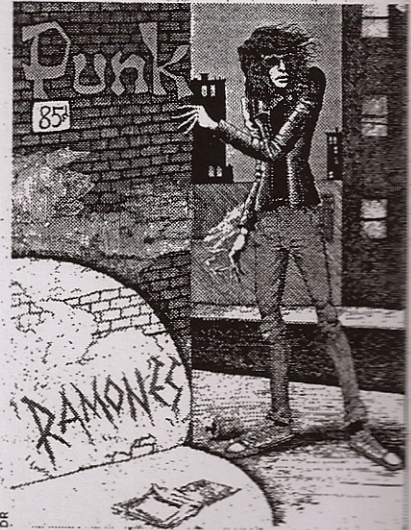
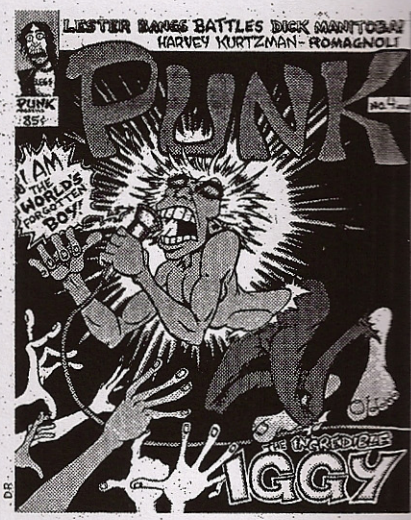
Rock et catch. Defait, la «scène» artistique de Manhattan n'en manquait pas. Jim



Carroll, le poète copain de Patti Smith, faisait ça au-dessus du terrain de basket. Danny Fields, ancien «freak» chez Elektra, ancien manager des Stooges et des Modern Lovers, en était un aussi (*modern lover*). Idem pour Terry Ork, manager de Television, l'homme derrière l'homme («*Soudain en me réveillant je sens cette masse de poil sur ma figure*», raconte Jay Jay Dougherty). Et Dee Dee Ramone, tout pansexuel qu'il ait été plus tard, avait commencé sa carrière en taillant des pipes sur «*53rd & 3rd*», comme dans sa chanson du premier Ramones.

William Burroughs Amours, couche-ries, osmose saugrenues (Dee Dee auditionnant comme bassiste de Television: «*Ils m'ont pas pris parce que j'étais pas assez bon*»), rivalités, solidarité, c'est cette épatante famille tuyau de poêle qui se raconte ici sans vergogne. *Please Kill Me* est exactement à l'image de ses auteurs, entre l'esprit *Mad Magazine* et les prétentions d'un Richard Hell (qui avait au moins la grâce d'être beau comme un dieu, malin comme un singe, et sapé comme un cen-

Couvertures et pages de Punk, le fanzine du dessinateur John Holmstrom qui précéda la vague dite punk de deux ans au moins.



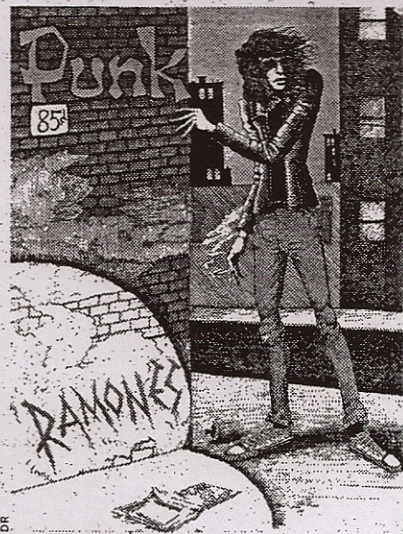
...e qui a mis douze ans à traverser l'Atlantique.

l'archéologie proto-punk



...tti Smith,
...de basket.
...chez Elek-
...ges et des
...si (*modern*
...anager de
...l'homme
...sens cette
...concte Jay
...Ramone,
...tard, avait
...illant des
...«53rd &
...omme dans
...on du pre-
...nones.
...couches
...oses sau-
...nt comme
...nt pas pris
...»), rivali-
...nte famil-
...te ici sans
...actement
...re l'esprit
...ions d'un
...ns la grâce
...alin com-
...e un cen-

Couvertures et pages de Punk, le fanzine du dessinateur John Holmstrom qui précéda la vague dite punk de deux ans au moins.



drier). Seuls des gens versés dans le cartoon pouvaient avoir le génie de comprendre le rapport étroit entre le rock et le catch. Les histoires rapportées sont pour la plupart lamentables, atterrantes de stupidité, mais, en dépit des cadavres, tout baigne dans une innocence fondamentale. C'est *Teen Love*, version crade et empoudrée. Comme le fait remarquer un sage au milieu du bouquin: «*Calme-toi, c'est pas si grave. On est jeunes.*»
Candeur. Et tout est extrêmement drôle et mignon, à cause des voix mêmes. McNeil et McCain ont le génie de laisser davantage parler les groupies, les copines et les épouses, que les Iggy et Stiv Bators. C'est un bonheur d'entendre leur témoignage, dans leur candeur et sincérité – surtout l'inénarrable Bebe Buell, qui dit «*J'étais amoureuse, vraiment amoureuse*» toutes les dix pages, évidemment à propos d'un homme différent à chaque fois. Mais on peut tout pardonner à quelqu'un qui nous a donné Liv Tyler, même d'être passée du chanteur d'Aerosmith à Elvis Costello. Elles sont toutes là, les dévoreuses, les masseuses-putes-strippers qui traînaient avec les musiciens et leur payaient les drogues. Elles peuvent être terrifiantes, comme la gigantesque Connie (qui rendait une tête à Arthur Kane des New York Dolls, même sur semelles *glitter* compensées), ou chiantes comme Nancy Spungen. Sable Starr, Cyrinda Foxe, Mary Harron, Gyda Gash, Eileen Polk, sont les héroïnes de l'histoire, au même titre que la mère de Jerry Nolan, qui abritait les Dolls en fin de course dans son terrain de camping en Floride.
Tout ça nous arrive dans une traduction enthousiasmante, avec ce ton désarmant qu'a l'original; même les fautes sont justes. Il est difficile de sélectionner un passage, tant ils sont tous désopilants et révélateurs de l'époque (qui resta vitale et amusante jusqu'à, disons, la tournée US des Sex Pisto!s). Pourquoi pas commencer par Cheetah Chrome (guitariste des Dead Boys) aux prises avec les flics après une rixe. Raconté par Jeff Magnum, bassiste des Dead Boys: «*Ils l'ont enfermé dans l'autre pièce et on a entendu: "Boum! Boum!" Je me disais, seigneur, j'adorerais pouvoir le frapper. Est-ce que je peux lui tenir les bras? Puis on a entendu les flics gueuler: "Et mets un pantalon!" Cheetah répond: "J'ai pas de pantalon!" Il avait son truc en spandex léopard. Et les flics: "C'est un pantalon?"*» Ou Ron Asheton, des Stooges; qui ponctue tous ses récits par «*quelle déchéance...*». Ou Allen Ginsberg qui prend Patti Smith pour un garçon et cherche à la sauter («*Regarde les nichons, Allen! T'as pas fait gaffe aux nichons!*»). ◆

PHILIPPE GARNIER (à Los Angeles)